De l'école au travail des champs

J'ai commencé l'école à six ans, il n'y avait pas de maternelle. Madame Lacroix accueillait tous les enfants du village en une seule classe jusqu'au certificat d'études. J'étais la plus jeune, les plus grands avaient 14 ans. Elle était formidable et vraiment bien organisée pour gérer tous les niveaux en même temps. Toujours à l'écoute, elle n'était pas vraiment sévère. Nous étions une vingtaine, garçons et filles mélangés. La géographie m'intéressait, j'aimais savoir où se trouvaient les pays et connaître leur capitale ; en revanche, l'histoire et toutes les dates me rebutaient. Je trouvais toutes ces dates trop compliquées à apprendre. En maths, je me débrouillais, en français, un peu moins. Dans notre emploi du temps, Madame Lacroix n'accordait pas d'importance au sport, on n'en faisait jamais. Toutefois, chaque saison, elle emmenait la classe se promener dans les bois pour cueillir du muguet ou observer les arbres. Je me rappelle qu'on se promenait en chantant.

Quand Noël approchait, elle nous apprenait des chants et nous organisions une petite représentation de théâtre avec des ombres chinoises, des costumes. Nous invitions les parents qui payaient l'entrée du spectacle et nous proposions nos réalisations à acheter. Dans la classe, il y avait un métier à tisser avec lequel je réalisais des écharpes, tandis que d'autres brodaient ou peignaient. J'ai toujours aimé fabriquer des choses avec mes mains. Avec la recette de la soirée, Madame Lacroix louait un bus aux beaux jours et s'improvisait guide touristique. Grâce à elle, j'ai visité le lac de Bonlieu, les Pertes de l'Ain à Bourg-de-Sirod… On partait avec le pique-nique et notre bonne humeur. On chantait, on rigolait. C'était une vraie aventure !

La séance hebdomadaire de catéchisme avait lieu le vendredi matin avant d'aller à l'école. Avec trois ou quatre autres enfants, on écoutait Monsieur le curé pendant une heure. Et tous les vendredis, on arrivait en retard en classe. Le curé faisait exprès de nous garder plus tard pour faire enrager notre enseignante, qui était une communiste avérée, comme son mari. Le curé ne pouvait pas les voir. C'était un vieux curé, à cheval sur les principes et très rigide.

À la récréation, les filles jouaient aux billes, à la corde à sauter ou au carré, une sorte de marelle, où il fallait sauter derrière une pierre sans poser le pied par terre. Les jeudis, on jouait à la cachette ou aux gendarmes et aux voleurs entre copines dans les champs. On ne manquait pas d'espace ! Mes deux sœurs avaient un vélo que je pouvais parfois leur emprunter. J'avais le temps de m'amuser. Je n'étais pas obligée de travailler à la ferme.

Pour passer le certificat d'études, il fallait se rendre à Conliège, un village à 5 km de Revigny. Je suis allée à l'examen à vélo. Je connaissais la route, mais j'étais stressée quand même. J'ai retrouvé Madame Lacroix sur place, j'étais la seule candidate de Revigny cette année-là. Elle m'avait bien préparée. Depuis plusieurs mois, elle me gardait tous les soirs après les cours pour m'entraîner aux

dictées et aux exercices de tous genres. Pendant l'examen, je me suis aperçue que ma voisine copiait sur moi alors qu'elle le passait pour la seconde fois.

Finalement, j'ai été reçue ! J'étais fière ! Et j'ai pu rentrer en 6e au collège Jeanne d'Arc de Lons-le-Saunier. Tous les jours, je prenais mon vélo pour faire mes 7 km aller et 7 km retour, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige. Pour rentrer, ça montait beaucoup. Au niveau scolaire, je me suis vite rendu compte que le niveau était trop élevé et je n'arrivais pas à suivre. L'année suivante, je me suis réorientée et j'ai intégré le cours Pigier parce que j'étais douée en couture. J'ai suivi les cours deux ans et j'ai obtenu mon CAP en couture. J'ai réalisé des vêtements pour mes sœurs et moi.

Jeune fille, mes cheveux mi-longs tombaient sur mes épaules. Je n'allais pas souvent chez le coiffeur, c'était trop cher. Avec mes copines de Revigny, Monique et Fernande, nous aimions sortir nous amuser. Nous prenions nos bicyclettes pour aller jusqu'à Lons le Saunier au cinéma. J'adorais, les acteurs, les histoires, mais je ne pouvais pas souvent voir la fin du film ; je devais veiller à l'heure. Il fallait que je rentre sans faute pour la traite des vaches. Si j'étais en retard, je me faisais disputer. On comptait sur moi. Les copines me racontaient la fin du film. Je rentrais toute seule vers 18 heures. En hiver, il faisait nuit et froid. Je n'étais pas rassurée dans les coins désertiques, surtout la portion entre Conliège et Revigny avec les grands arbres qui bordent la route. En été, pendant la saison des foins, je n'avais pas le temps de sortir.

Parfois, nous allions danser dans les villages où il y avait des bals. Des propriétaires montaient des structures préfabriquées en bois pour organiser des fêtes à la demande des mairies. Un orchestre et une buvette complétaient l'installation. Je me rappelle le bal monté de Boyer, par exemple. Il y avait des occasions à ne pas rater, le bal du 15 août ou la fête des conscrits.

À Lons le Saunier, il y avait carrément une salle des fêtes. Il y avait de l'accordéon musette le samedi soir ou le dimanche après-midi. Je m'étais entraînée avec les copines pour apprendre à danser. J'aimais la valse, le tango, et j'ai commencé un peu le cha-cha-cha. Parfois mes sœurs m'accompagnaient. Un soir, je suis sortie avec Jeannine à Publy. Nous avions planifié notre périple depuis longtemps. Au moment de partir, le soleil nous a fait défaut. Elle m'a dit : « il pleut, on y va quand même ». Sur la route, nous nous sommes trouvées sous des trombes d'eau, à pied et sans parapluie. Nous sommes arrivées trempées. Ma sœur avait une veste en fourrure ; on aurait dit des poils de chat mouillés ! Il fallait vraiment être motivées. Nous retrouvions toujours un peu les mêmes personnes, les mêmes garçons qui nous invitaient, on s'amusait.